

LES CAHIERS DE L'ANTIDOTE

**ZÉRO
POLÉMIQUE...**
ET AUTRES POÈMES

LE VIRUS NE PASSERA PAS!
WWW.SYLLEPSE.NET

SYLLEPSE
ÉDITIONS

Comme pour l'ensemble de la population, la pandémie de Covid-19 frappe la chaîne du livre et a un impact sur les éditions Syllepse.

Momentanément, nous ne pouvons plus assurer les expéditions.

Si les commandes de livres peuvent toujours être faites, elles ne seront honorées que dès que la situation sanitaire le permettra.

Néanmoins, vous avez toujours la possibilité d'acheter sur notre site les livres électroniques.

Nous espérons pouvoir vous retrouver au plus vite en librairie et sur notre site avec toutes nouveautés annoncées... mais retardées

En attendant, nous vous ferons aussi régulièrement que possible, quelques cadeaux, comme ce numéro 2 des *Cahiers de l'antidote*.

www.syllepse.net

CHANT D'ESPOIR

MARY LOW, *SANS RETOUR : POÈMES ET COLLAGES*

Paris, Syllepse, 2000.

Vos cris et vos larmes sont inutiles :
tout est trop grave pour votre désespoir.

Il faut prendre en main une attaque,

Un assaut sans mesure.

Tenez :

Voici un grain de courage.

Ne fuyez pas.

Les tâches de l'avenir seront confiées
à ceux qui n'ont pas le pied voyageur,

mais qui veulent rester en place

jusqu'à faire crouler le mur.

Ne criez pas, ne pleurez pas

Chantez plutôt,

car les espaces noirs du ciel

se peuplent de regards nouveaux

qui voient un avenir un autre jour,

un clairon

entre les roues du silence

PREMIER EMPIRE

BENJAMIN PÉRET, *JE NE MANGE PAS DE CE PAIN-LÀ*

Paris, Syllepse, 2010.

Quand le tabac français sortit du nez de Bonaparte
ce n'était encore que le petit caporal
et cependant du fumier
qui s'échappa des tonneaux de vidange
en abandonnant sur le sol
un petit Vive l'empereur qui se sentait de loin
Le pape s'en léchait les babines
Il est vrai qu'il s'appelait Pie VII

LA RÉPUBLIQUE

ALPHONSE ALLAIS, *EN VERVE*

Paris, Pierre Horay, 1970

Pauvre France! Où est l'Augias qui te guérira de ton incurie?

LE FORGERON

RIMBAUD, *POÉSIES*

Paris, Le Livre de poche, 1975

Mais je sais, maintenant ! Moi, je ne peux plus croire,
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon
 marteau,
Qu'un homme vienne là, dague sur le manteau,
Et me dise : Mon gars, ensemence ma terre ;
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,
Me prendre mon garçon, comme cela, chez moi !
Moi, je serais un homme, et toi tu serais roi,
Tu me dirais : Je veux !... – Tu vois bien, c'est stupide.
tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,
Tes passembleu bâtards tournant comme des paons :
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles,
Et nous dirons : C'est bien : les pauvres à genoux !
Nous dorerons ton Louvre en donnant nos gros sous !
Et tu te soûleras, tu feras belle fête,
– Et ces Messieurs riront, les riens sur notre tête !
« Non. Ces saletés-là datent de nos papas !
Oh ! Le peuple n'est plus une putain. Trois pas
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.
Cette bête suait sang et eau à chaque pierre
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout
Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre !
– Citoyen ! citoyen ! c'était le passé sombre
Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour !

[...]

Et depuis ce jour-là, nous sommes comme des fous !

Le tas des ouvriers a monté dans la rue,

Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue

De sombres revenants, aux portes des richards.

Moi, je cours avec eux assommer les mouchards :

Et je vais dans Paris, noir, marteau sur l'épaule,

Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle,

Et, si tu me riais au nez, je te tuerais !

– Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais

Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes

Pour se les renvoyer comme sur des raquettes

Et, tout bas, les malins ! se disent : « Qu'ils sont sots ! »

Pour mitonner des lois, coller de petits pots

Pleins de jolis décrets roses et de drogailles,

S'amuser à couper proprement quelques tailles,

Puis se boucher le nez quand nous marchons près
d'eux.

– Nos doux représentants qui nous trouvent
crasseux ! –

Pour ne rien redouter, rien que les baïonnettes...

C'est très bien. Foin de leur tabatière à sornettes !

Nous en avons assez, là de ces cerveaux plats

Et de ces ventres-dieux. Ah ce sont là les plats

Que tu nous sers, bourgeois, – quand nous sommes
féroces,

Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses !

[...]

L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout

Au roi pâle et suant qui chancelle debout,

Malade à regarder cela !

« C'est la Crapule,

[...]

Oh! tous les malheureux, tous ceux dont le dos brûle
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
Qui dans ce travail-là sentent crever leur front...
Chapeau bas, mes bourgeois! Oh! ceux-là, sont les
Hommes!

Nous sommes Ouvriers, Sire! Ouvriers! Nous
sommes

Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes
causes,

Où, lentement vainqueur, il domptera les choses
Et montera sur Tout, comme sur un cheval!

Oh! splendides lueurs des forges! Plus de mal,
Plus! – Ce qu'on ne sait pas, c'est peut être terrible:
Nous saurons! – Nos marteaux en main, passons au
crible

Tout ce que nous savons: puis Frères, en avant!

www.instagram.com/tv/B9_fafdBGnq/?igshid=1mvsd5osm3acv&r=wa1

www.youtube.com/watch?feature=share&v=5ViWKhOzj7g&app=desktop

«Nous venons de subir une incroyable défaite. À qui la faute? [...] À tout le monde, en somme, sauf à eux [nos généraux]. Quoi que l'on pense des causes profondes du désastre, la cause directe – qui demandera elle-même à être expliquée – fut l'incapacité du commandement.»

Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, Paris, Folio, 1992, p. 55.



Orange F 19:50

📶 88%



Vous

il y a 1 minute

